

Médecin, écrivain et diplomate élu à l'Académie française en 2008, Jean-Christophe Rufin a conquis une forme de liberté intérieure sur les chemins de Saint-Jacques. Parti le 26 mai 2011 d'Hendaye, il est arrivé à Compostelle le 28 juin, au terme de 850 kilomètres de marche sur le *camino del Norte*. Une aventure qu'il relate dans *Immortelle randonnée*, un livre qui vient de paraître. PROPOS RECUEILLIS PAR GAËLE DE LA BROUSSE | PHOTOS RICHARD PAK

JEAN-CHRISTOPHE RUFIN

«JE NE CHERCHAIS RIEN ET JE L'AI TROUVÉ»

Le livre que vous venez de publier a pour titre *Immortelle randonnée*. Cela mérite une explication...

Ce titre fait allusion à mon statut d'«immortel»: tout académicien que je suis, j'ai marché pendant un mois, porté ma *mochilla**, couché sous ma tente et mangé des *bocadillos**... Mais j'ai également souhaité évoquer ainsi le caractère particulier d'un voyage vers Compostelle, qui est de l'ordre de l'éternel. C'est une manière de prévenir le lecteur qu'il ne va pas lire un récit de voyage classique.

Vous dites que «le chemin est une alchimie du temps sur l'âme». Quelles sont les phases de cette progression?

Je respecte les pèlerins qui effectuent le chemin par étapes, mais cette marche fragmentée ne permet pas au temps de faire son travail. Lorsqu'on accomplit le parcours en une fois, on suit une progression. D'abord, il faut rôder le corps, les muscles. On est accaparé par les problèmes matériels: s'alimenter, trouver de l'eau. C'était la première fois que je faisais une si longue marche, et il m'a fallu plusieurs jours pour m'adapter à ma nouvelle condition de pèlerin. J'ai ensuite vécu une deuxième étape, à l'écoute du message délivré par le chemin à travers son patrimoine chrétien: églises, cathédrales, monastères. J'y ai rencontré de curieux

personnages: un prêtre à Cóbrecas qui, pendant sa messe, a fait un vrai talk-show en guise de sermon. Ou encore un moine basque, rigolant avec les filles de passage au monastère de Zenarruza, mais très digne lorsqu'il récitait les psaumes. Après avoir dépassé cet horizon, je suis entré dans une troisième période, où je pense avoir touché l'essentiel. Dans les Asturies, on traverse des villages abandonnés, parsemés d'*horreos**, qui n'ont pas beaucoup évolué depuis le Néolithique. Je me suis alors senti délivré de tout. Au bout d'un certain nombre de jours de marche, on est invité à abandonner ses désirs, ses idées reçues – c'est pourquoi j'écris dans mon livre que Compostelle est un pèlerinage bouddhiste. À ce stade, notre terreau intérieur est prêt à accueillir un cheminement spirituel, quel qu'il soit. Pour les dernières étapes, ma femme m'a rejoint. J'ai donc dû redescendre sur terre. J'étais complètement décalé par rapport à elle, et c'est alors que j'ai mesuré le chemin parcouru. Cette phase a amorcé mon retour vers les autres.

Pouvez-vous évoquer l'«apogée mystique», selon vos propres termes, de votre cheminement?

Une longue étape de montagne, dans les Asturies, m'a permis «sinon d'apercevoir Dieu, du moins de sentir son souffle», comme je l'écris dans mon livre. En tutoyant les sommets,



Immortelle randonnée.
Compostelle malgré moi.
Éditions Guérin
avril 2013.

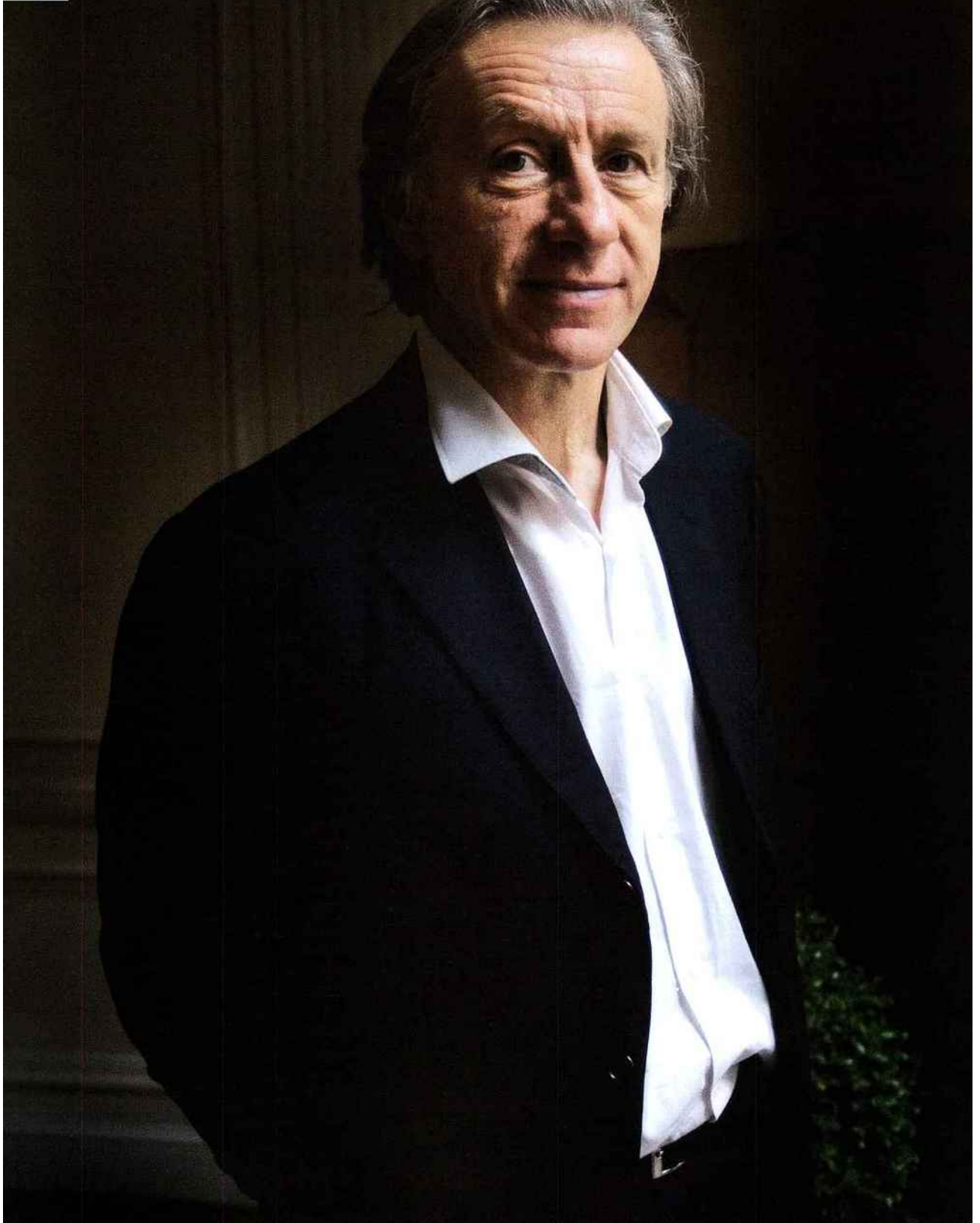
**mochilla*: sac à dos.

**bocadillos*: sandwiches.

**horreos*: greniers à grains.



témoignage



quelque chose vous est donné. Cette vertu de l'ascension est une constante des religions, de Moïse gravissant le Sinaï pour recevoir les Tables de la Loi aux Sumériens effectuant leurs rituels au sommet de leurs ziggourats.

Comment ce voyage s'inscrit-il dans votre vie, vous qui avez occupé des fonctions officielles et reçu de grands honneurs ?

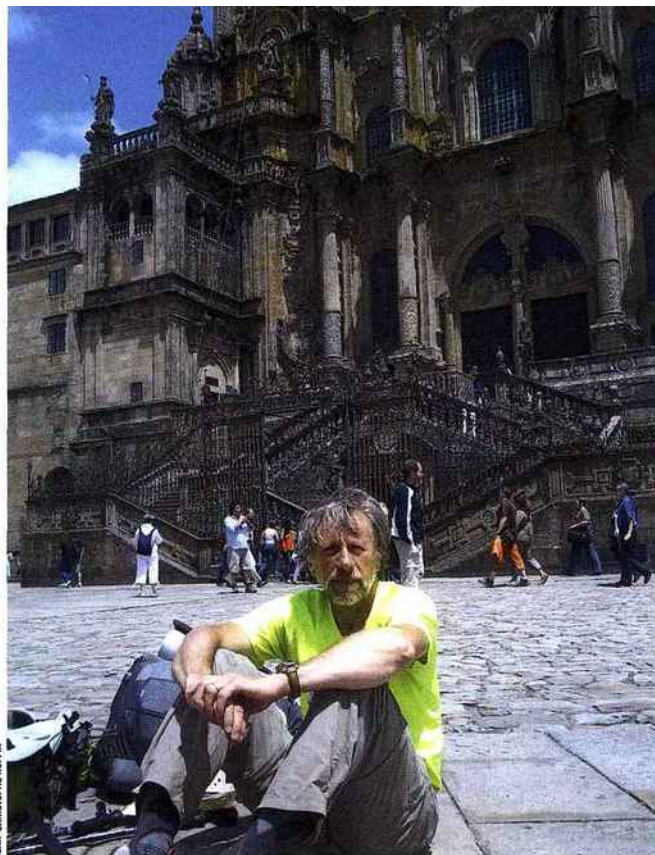
Les cérémonies sous la coupole peuvent facilement monter à la tête, et ce voyage m'a permis de prendre de la distance. Je venais d'avoir des fonctions très extraverties pendant trois ans où, en tant qu'ambassadeur de France au Sénégal, j'ai reçu chez moi 14 000 personnes par an. J'avais besoin de revenir à une vie plus intériorisée et plus dépouillée. Il me fallait reconstruire une sorte d'ordre intérieur, une discipline, pour revenir à l'activité qui me tient le plus à cœur : l'écriture. Ce chemin m'y a aidé.

Pourquoi comparez-vous le pèlerin de Compostelle à un forçat ?

Au début de mon chemin, je me suis parfois interrogé sur le bien-fondé de ma démarche : « Qu'est-ce que je fais là ? Il pleut, j'ai des ampoules et mal au dos... Personne ne me force à poursuivre ! » À Bilbao, à la fin de la première semaine, j'ai été tenté d'arrêter. Il me semble que tous les pèlerins, à un moment ou à un autre, ont l'impression de faire ce chemin contre leur gré, de se transformer en « machines à marcher ». Mais la métaphore du forçat n'est qu'une image, bien sûr. On n'est pas condamné à aller jusqu'au bout, c'est plutôt une force intérieure qui nous pousse à poursuivre.

Comment avez-vous vécu l'arrivée à Saint-Jacques ?

J'ai tout d'abord été déçu de me retrouver au milieu de cette foule, jusque dans la cathé-



Arrivé au but, sur la Plaza del Obradoiro, devant la cathédrale, après 850 km et plusieurs semaines de marche...

« Je crois que j'ai attrapé le virus de Compostelle ! »

drale où les places assises sont préemptées par ceux qui arrivent en car. Et je ne parlerai pas des marchands de souvenirs ! On aimerait arriver dans un lieu plus authentique. Cependant, l'émotion a fini par prendre le dessus pendant la messe des pèlerins, où j'ai vécu un véritable moment de communion.

Et votre retour ? Y a-t-il pour vous un « avant » et un « après » Compostelle ?

Parvenu au terme du voyage, je me suis dit que je n'étais pas arrivé ; j'ai compris que le but n'était pas matériel. Au retour, j'ai réfléchi à ce que le chemin m'avait apporté. Par exemple, la nécessité de me libérer du superflu. J'ai élagué beaucoup de reliques du passé qui encombraient mon présent. Et ce nettoyage m'a amené à m'interroger sur ce qui était important pour moi. J'ai alors compris que les fonctions officielles que j'avais occupées n'étaient pas essentielles. J'ai décidé de me consacrer à l'écriture, une activité qui me remplit de bonheur.

Avez-vous d'autres projets de voyage ?

Je crois que j'ai attrapé le virus de Compostelle ! Je souhaite repartir sur les chemins de Saint-Jacques, peut-être par la *via de la Plata* en hiver, à partir de Séville, ou par le *camino Portugés*, ou encore le *camino Francés* – mais hors de la pleine saison ! ■

